

Martinique, Saint-Pierre, 1896

Il fait nuit. La case des Germain bourdonne au rythme du ronflement de ses occupants et du chant des grenouilles. Seule Pascaline ne dort pas. Elle écoute quelque chose au-dedans d'elle, elle tend aussi l'oreille au-delà de la case, à l'affût de l'écho que lui renvoie la montagne. La main posée sur son ventre gonflé, l'adolescente perçoit les vibrations de son corps en mouvement, elle accélère sa respiration pour atténuer la douleur qui la traverse. Ses seins ont gonflé et sont devenus sensibles, une masse inconnue palpite sous chacun de ses mamelons. Un changement se produit en elle sans qu'elle sache encore de quoi il s'agit, une force nouvelle en préparation. Quand soudain une intuition lui vient : c'est là-haut sur la montagne qu'elle doit passer le reste de la nuit. Elle se redresse, les yeux grands ouverts sur le dehors qui l'appelle. Quelle folie traverse son esprit pour qu'elle entreprenne de grimper sur les flancs de la montagne Pelée en pleine obscurité ? Faut-il qu'elle ait complètement perdu la raison pour se contenter de la lueur d'une lune à demi pleine et se croire capable d'arpenter seule les chemins incertains du volcan ? Aucune hésitation ne se lit dans ses gestes. Elle se glisse en silence hors de la case et avance avec aplomb, d'abord entre les baraques de planches du quartier, puis sur la route principale,

enfin sur le chemin boueux qui mène à la forêt. Dans une danse folle, elle se courbe et se tord pour se frayer un chemin entre les troncs envahis par les lianes. Aucune branche ne l'arrête, aucun serpent ne l'approche. Son pas se cale sur le rythme de la forêt, porté par les pulsations du chant des insectes et des oiseaux nocturnes, des bambous dans le vent, ou du ruissellement des sources et des arbres alourdis par la dernière pluie. Sa marche dure plusieurs heures pendant lesquelles son bas-ventre se tend impitoyablement. Concentrée sur les spasmes qui le parcourent, elle ne prête aucune attention aux souffrances que ses pieds endurent dans la boue chargée de pierres et de racines. Pourtant, lorsqu'elle tombe nez à nez avec un aloès géant, son instinct la pousse à briser d'un coup sec l'extrémité d'une de ses feuilles. Elle en récolte la sève jaunâtre qu'elle applique généreusement sur la plante de ses pieds avant de reprendre sa marche. Il faut monter encore. Elle ne sait jusqu'où ni pourquoi, elle ignore ce qui l'anime et la guide, mais elle sent qu'il faut grimper plus haut. Enfin apparaît le plus impressionnant zamana qu'elle ait eu la chance de contempler. Lentement, elle lève les yeux jusqu'à sa cime avant de chanceler et de s'effondrer à ses pieds, les deux mains appuyées sur son ventre en éruption.

Alors, sentant poindre une chaleur inconnue entre ses cuisses, Pascaline remonte sa jupe et découvre des coulures de sang sur sa peau. Puis elle plonge sa main entre deux racines et prélève une poignée de terre noire qu'elle porte à sa bouche avant de l'avalier comme elle absorberait un breuvage apaisant.

1

Moi, Augustine – 1873, aux alentours de Saint-Pierre

Hélas, trois fois j'ai mis au monde des enfants vivants. Deux garçons et une fille, plus beaux que le jour qui se lève. Je dis hélas, car l'un est déjà de l'autre côté, et les deux autres se tuent à la tâche dans les champs de canne. Je dis hélas, car mon corps porte la vie à nouveau, je le sens. Un tout-petit s'est accroché, bien décidé à grandir.

Avant lui, le dernier qui ait niché dans mon ventre, j'avais réussi à le faire passer avec les mauvaises herbes de la Tignasse. Pour tout dire, j'ignorais que les esprits avaient porté mes appels jusqu'à sa case. La vieille *quimboiseuse* les avait entendus dans le vent qui secouait les arbres de sa cour. Elle avait attendu que mon maître s'absente pour grimper à l'habitation, son *sak farine* rempli de feuilles posé sur sa tête de sorcière. Elle en avait profité pour visiter tous les pauvres nègres sans droits que nous sommes restés, à l'habitation Perlin. « Abolition, mon cul! » Trente ans qu'on répète ça, ici. Trente ans qu'on continue à trimer comme nos parents esclaves. Bien sûr, des mouchards, y en a sur les terres du maître, je les nommerai pas, mais, quand la Tignasse se pointe, personne n'ose la chasser ou même la dénoncer. Tous les nègres s'aplatissent à son passage, même ceux qui prient en secret pour

qu'elle reparte au plus vite sans faire d'histoire. Mon ventre ne perdait plus de sang depuis deux bons mois, et j'espérais la visite de la matrone, comme un oisillon qui ne vit plus jusqu'à ce qu'il gobe sa prochaine abeille. Ce jour-là, j'implorais sa venue dans le plus grand silence, tout en récurant l'allée principale de la maison du maître. Les nausées de la grossesse me privaient de mes forces et la mousse verte résistait. Pendant que j'épongeais mon front, je ne l'ai pas vue approcher. D'un coup, la Tignasse était là, grande, forte et sans âge, son énorme chevelure dissimulée sous un tissu beige, le cou orné de colliers à grosses perles brunes, la robe claire salie par les branches et la terre qu'elle venait de fouler. Elle se tenait à un mètre de moi, avec son regard fixe et abrupt qui vous mettait au pas. Elle m'a pris le balai des mains et l'a laissé tomber sur le ciment de l'allée. L'ongle de son petit doigt m'a effleurée. Il mesurait presque dix centimètres.

– Où est ta case ? m'a-t-elle demandé.

Sans prononcer un mot, je l'ai conduite jusqu'à ma paillasse.

– On m'a dit que tu ne voulais pas l'enfant.

– C'est son malheur que je ne veux pas.

Sans tarder, elle a déballé ses pots et ses herbes. Elle a frotté les tiges et les feuilles entre ses mains calleuses, elle a prononcé des paroles que je n'ai pas comprises, elle a soufflé, elle a levé la voix en touillant le breuvage contre le malheur de l'enfant. J'ai pris le bol qu'elle m'a tendu et j'ai bu. Puis la vieille a ramassé ses affaires, elle m'a juste dit *Tjenbé rèd pa moli*, tiens bon, ma fille, et elle est partie.

Dix jours de fièvre, des seaux de larmes et de sueur, des crampes atroces qui me ravageaient les entrailles, du sang... tout ce sang entre mes cuisses ! Plusieurs fois, j'ai cru mourir. Je me

suis vue marcher sur la route de l'autre monde, mon âme enjambant déjà la première rivière, aspirée dans l'au-delà. Et puis je me suis réveillée de ma torpeur. J'ai entendu le souffle du vent dans les feuilles de bananier et j'ai su que la sorcière ne m'avait pas tuée. Son poison avait voyagé dans mes veines avec ma douleur et mes peines, et la tempête était passée. Les esprits avaient emporté mon petit, fauché avant son premier souffle, avant même de se savoir négriillon descendant d'esclaves. Cette fois-là, j'ai gagné la bataille : mon ventre s'est vidé. Ce ravet de Perlin n'allait pas pouvoir ajouter mon tout-petit à la liste de ses travailleurs forcés. «*A présan nèg lib !*», c'est ce qu'avaient scandé les miens en mai 1848, alors que je venais au monde. Les propriétaires d'esclaves venaient de perdre la partie, la liberté nous était rendue ! Mais ce vieux *blanc-béké* de Perlin est resté le diable qu'il était, l'un des pires scélérats de l'île. Trente ans déjà, et il continue comme si rien n'avait changé. L'âge montant et le rhum coulant toujours plus aigre dans ses veines, son fouet frappe plus fort, et ses poings volent autant que ses insultes.